

# « L'opinion reine à l'ère du digital »

## Forum DG d'ECR France 2014

### Intervention de Raphaël Enthoven

Depuis sa création, le Forum DG d'ECR France, offre aux Directeurs Généraux adhérents d'ECR France le privilège, une fois par an, de se réunir pour prendre un peu de hauteur par rapport à leurs préoccupations quotidiennes et s'aérer l'esprit en sortant des sentiers battus. Ils ont ainsi accueilli un économiste lors des trois premières éditions : Robert Rochefort en 2011 et 2012, puis Nicolas Bouzou en 2013. Cette année ils ont proposé à Raphaël Enthoven, professeur de philosophie, animateur de radio et de télévision, d'intervenir autour du thème « L'opinion reine à l'ère du consommateur digital ». Sa démonstration fait ressortir que les maux de notre démocratie à l'ère du digital sont les mêmes que toujours, ils sont juste plus immédiats et extrêmement violents. Nous sommes à la fois citoyens et consommateurs. Apprenons à penser constamment contre nous-même...



Raphaël Enthoven

La synthèse de cette rencontre surprenante entre les acteurs de la grande distribution et le philosophe a pour objectif de s'imprégner au mieux, à froid, des réflexions partagées le 20 novembre 2014 dans les bureaux de Johnson & Johnson. Les nostalgiques des bancs de l'école devraient être comblés.

## I. Les pathologies de la démocratie, l'infirmité native du régime de l'opinion

**Le savoir et la connaissance nous distinguent mais l'ignorance nous rassemble.** L'ignorance est un gage de grégarité. Une opinion qu'on pense libre et influencée par rien, n'est en fait qu'un lieu commun : on va dire la même chose que tout le monde, des lieux communs. Toutes les opinions se ressemblent. C'est la propriété d'un individu, signature de sa singularité, mais elle n'exprime que la partie grégaire de tout le monde. Je fréquente les gens du même avis que moi. Moins on en sait, plus on pense la même chose que les autres. Une opinion n'est que générale. Le sophiste enseigne à défendre une idée quelle qu'elle soit, comme un avocat défendra son client, quel qu'il soit. La Sophistique est à l'origine de la démocratie (personne ne détient la vérité, c'est la loi du plus nombreux).

**Il n'y a pas de vrai débat en démocratie.** Une discussion entre deux idées contradictoires est un dialogue de sourd. Une réelle discussion honnête permet d'accepter que l'autre a raison, cela le grandit. Montaigne, dans « Les Essais » (« De l'art de la conversation ») disait : « *Je me sens beaucoup plus fort de la victoire que j'emporte sur moi-même quand je change d'avis* »



*devant les arguments de mon adversaire, que de la victoire que j'emporte sur lui grâce à sa faiblesse* »). Imaginez cela en politique ! C'est totalement surréaliste. Inévitablement, une des deux parties a raison. Mais il n'y a pas de vrai débat en démocratie, car les acteurs sont déjà convaincus de ce qu'ils pensent. Réjouissons-nous que la démocratie existe et nous permette de nous exprimer librement. Pour autant, il est impossible d'avoir un vrai débat en démocratie car c'est un régime qui repose lui-même sur le deuil de la vérité. Personnellement, je voterai toujours pour le candidat qui osera dire « c'est vous qui avez raison ». Les hommes qui osent le faire sont rares. Obama est le dernier en date (« I screwed up »).

## II. Les symptômes

### 1. Micro-trottoir, fabrique du consensus qui endort

Le micro trottoir, c'est le moment des actualités qui rassure le téléspectateur sur ce qu'il pense quand il ne pense pas. Le micro-trottoir prétend être un apprentissage de l'opinion de chacun et donc de sa singularité, mais il en résulte une mélasse de banalités, une série de lieux communs et de truismes. C'est inouï ce que c'est ordinaire. «La plus petite dissemblance paraît choquante auprès de l'uniformité générale» (*voir détail en fin de synthèse*). C'est la promotion éphémère, ou Warholienne de M. « Personne » en M. « Toutlemonde », ce dernier se sentant responsable de tous les gens qui pensent comme lui. Les caractéristiques du micro-trottoir, sont les suivantes :

- Unicité des questions
- Brièveté du temps de réponse
- Alternative (pour OU contre)
- Exclusion au montage de tous les avis dissonants par le journalisme chargé d'uniformiser

#### →Effet indésirable fréquent : la fumée sans feu

L'abîme entre immensité du crime commis et la banalité du personnage est un thème que Hannah Arendt a conceptualisé comme la « banalité du mal ». Eichmann était M. Toutlemonde. Un criminel n'a pas la gueule de l'emploi. Or cette idée-là ne peut être grégaire, aucune foule ne peut penser cela. Il est plus simple de penser l'inverse : un monstre doit avoir la gueule d'un monstre, et donc une tête de monstre est un monstre. Cela nous amène naturellement au délit de faciès. On peut fabriquer la culpabilité de quelqu'un sans qu'il fasse quoi que ce soit. L'opinion peut s'emparer d'un individu pour lui donner un statut qui n'est absolument pas le sien.

#### **Il y a de la fumée sans feu : c'est l'opinion.**

Il y a des gens parfaitement innocents qui sont écrasés. Aucun démenti n'est à la hauteur d'une rumeur infamante. Et quand bien même l'honneur serait rétabli, il resterait toujours des traces.

## 2. Le buzz, antonyme de l'information



Dessin de Martin Vidberg

Le buzz, c'est le processus savant qui transforme l'internaute en insecte coprophage : le bousier, *mangeur d'excréments virtuels*. Il porte le plus souvent un nom ridicule et n'a pas de visage. Le buzz se conduit comme un virus. Il se jette sur un fait (événement du jour), le dévore jusqu'au trognon et passe à autre chose. Les parents de buzz sont « zap » et « calomnie ». Il faut au buzz des images anormales mais banales, des images jetables.

Obama qui écrase une mouche lorsqu'il parle des élections en Iran : tout le monde se souvient de l'écrasement de la mouche seulement.

Rachida Dati confond « Inflation » et « Fellation » quand elle parle de licenciement dans une entreprise.

Le buzz est un système autonome qui se produit lui-même. Il repose sur deux principes :

- se moquer de ce qui compte
- ne compte que ce dont on peut se moquer

Les attroupements de badauds, les rumeurs, les troupes, les feux de paille, etc... existent depuis toujours mais avec l'émergence du numérique, ces symptômes sont aggravés car les conséquences sont immédiates et extraordinairement violentes. De plus, Internet, c'est l'**hypermnésie** : ce qui est sur le net restera toujours sur le net.

### → Effet indésirable fréquent :

Ce n'est plus l'ampleur d'un événement qui détermine la compacité de la cohue mais le nombre de spectateurs qui détermine la valeur du spectacle.

## III. Quels remèdes à la tyrannie de la majorité au sein même d'un univers démocratique ?

Toutes ces questions autour de l'opinion étaient déjà en germe dans les débats entre Socrate et les Sophistes. Analyser les pathologies endogènes de la démocratie ne fait pas de nous des antidémocrates, au contraire : **la démocratie ne vit que des critiques qu'on lui porte**. L'objectif n'est pas de changer le système, mais de l'amender, et d'essayer d'atténuer les méfaits des phénomènes décrits ici.



Un embouteillage sur la route est dû en grande partie au fait que des milliers de personnes n'ont pas pu s'empêcher de ralentir pour regarder ce qui s'est passé lorsqu'il y a un accident. En faisant cette analyse on se rend compte que nous faisons exactement la même chose. Il faut donc constamment penser contre soi-même. Mais avec le buzz, il n'y a pas d'embouteillages. Des millions de personnes se gavent d'un spectacle qu'ils n'ont pas à regarder. Au pays du buzz, on mate sans être vu, sous pseudo ; il n'y a plus de honte.

Deux réactions sont possibles :

### **1. Le réflexe : l'indignation, ou juger avant de comprendre**

Il est étonnant de voir la place que la loi du marché fait à ceux qui la contestent. Les plus grands succès de librairie sont des livres qui dénoncent la loi du marché....mais dont les auteurs assurent leur promotion en suivant tous ses codes....Il ne suffit pas de dénoncer un système pour s'en affranchir.

L'indignation n'est pas une valeur, c'est une réaction. Ce n'est pas une réflexion, c'est un réflexe. On peut s'indigner de tout : des propos d'Éric Zemmour ou du fait qu'on veuille lui couper la parole. C'est la façon dont l'opinion se jette sur tous les phénomènes pour les réduire. C'est une myopie délibérée, cécité volontaire. Il s'agit de juger avant de comprendre. On sépare les faits des causes qui les ont produites. L'indignation repose sur l'écart entre le monde comme il est et le monde comme il devrait être, entre le réel et le rêve. L'objet de l'indignation n'est pas tant de changer le monde que d'y prêter des raisons de s'en plaindre.

### **2. La réflexion : la révolte, ou accepter le monde et vouloir le faire changer**

Selon Camus, un homme révolté est d'abord un homme qui dit oui avant de dire non. Au principe du refus qui est le sien (injustice, ...), il y a d'abord un consentement à la réalité et à la différence entre les hommes. Le sommeil du juste ne veut rien dire pour Camus : si on est juste, on ne dort jamais, on souffre dans ses chairs de ce dont on est épargné. Le contraire de l'indignation c'est la révolte. L'indignation donne bonne conscience. Elle ne permet pas de changer de monde mais d'y dormir en se disant qu'on y a fait ce qu'on voulait. **La révolte permet de changer le monde** (et non pas changer de monde = révolution).

## **Conclusion : la philosophie n'a pas fait de progrès depuis Platon**

Les phénomènes contemporains sont compréhensibles à la lumière des anciens, parce qu'ils sont les mêmes. Les problèmes posés ne sont pas insolubles mais ils ne trouvent pas de solution dans le temps d'une vie. Il faut constamment les penser, il faut vivre avec. Faire de la philosophie consiste à se mettre en fraternité avec les morts deux fois millénaires qui pensaient déjà pareillement. Ce qu'on pense n'a donc rien d'original. Notre époque n'est pas originale. Le numérique est la singularité de notre époque, mais tous les problèmes posés par l'arrivée du numérique étaient déjà contenus dans les textes parfois plusieurs fois centenaires. La meilleure façon de réfléchir sur les pathologies de l'opinion est de relire Platon. **Ce n'est pas en combattant qu'on comprend mais en comprenant qu'on se donne les moyens de combattre.**

## Questions-réponses

**Question d’Emmanuel Bertin - Le consommateur numérique pousse à faire du buzz : avant, les marques/enseignes communiquaient de façon descendante auprès du consommateur, aujourd’hui il y a une volonté d’avoir des retours du consommateur, voire de nourrir un buzz/dialogue positif pour que ce dernier aime la marque et la choisisse (« brandlove »).**

*Raphaël Enthoven* : On devient consommateur de tout. Même les étudiants se mutent en consommateurs. On peut donner la liberté d’entreprendre sans la liberté de parler (Chine), mais pas l’inverse. Il n’y a pas de démocratie sans économie de marché. Mais l’extension du domaine du marché à ce qui n’a pas vocation à lui être soumis est problématique. Le citoyen devient consommateur, et on observe sa victoire absolue sur Internet.

Une des difficultés de votre métier est qu’il repose sur une proposition de singularité. Or en fait, on vend des paquets d’unicité. On doit vendre en série ce qui prétend être hors de la série. L’iPhone a solutionné ce problème en permettant à chacun de customiser son téléphone avec des applications. La valeur d’échange n’est porteuse que si elle renvoie à la valeur d’usage et donc que celui qui achète a le sentiment d’acheter quelque chose d’unique. C’est donc une vraie valeur pour une marque. Or si par « malheur » une marque devient mondiale, cela se complique. Une marque est-elle un brevet de singularité ou de généralité ? Quand on achète une marque, on se distingue ou on se fond ? On commence à fumer pour se distinguer, mais en fait on finit par fumer comme tout le monde. Comment vendre sans se généraliser ? **Comment se répandre sans se diluer ? Comment atteindre le portefeuille de quelqu’un en passant par son cœur ?**



<sup>1</sup> Alexis de Tocqueville, fervent démocrate, revint d’Amérique en 1832 avec quelques réserves prémonitoires sur les dérives possibles de la démocratie qu’il développa dans la dernière partie de son livre « De la démocratie en Amérique » : « L’égalité produit, en effet, deux tendances : l’une mène directement les hommes à l’indépendance et peut les pousser tout à coup jusqu’à l’anarchie ; l’autre les conduit par un chemin plus long, plus secret, mais plus sûr, vers la servitude ». En effet, les citoyens deviennent de plus en plus semblables les uns aux autres et forment une masse assez homogène d’individus peu différenciés. « La plus petite dissemblance paraît choquante au sein de l’uniformité générale ». Leur vie privée est riche et active, pleine de travaux, de loisirs et de plaisirs qui les occupent tant, qu’ils se désintéressent de la vie politique qu’ils abandonnent à des élus qui décident à leur place. Le maître mot du citoyen est la tranquillité. La société démocratique devient ainsi une multitude d’individus égaux entre eux et fiers de cette égalité. Les citoyens égaux ont besoin d’être gouvernés par une instance supérieure garante de leur égalité. Or, comme le fait remarquer de Tocqueville : « Toute puissance centrale qui suit ses instincts naturels aime l’égalité et la favorise ; car l’égalité facilite singulièrement l’action d’une semblable puissance, l’étend et l’assure... tout gouvernement central adore l’uniformité ». Le peuple abandonne ainsi sa souveraineté au profit de quelques-uns qui en usent ou en abusent à leur aise et « les particuliers se laissent tomber en un moment au dernier degré de la faiblesse ». « [Le gouvernement démocratique] ne brise pas les volontés, mais il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d’agir, mais il s’oppose sans cesse à ce qu’on agisse ; il ne détruit point, il empêche de naître ; il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n’être plus qu’un troupeau d’animaux timides et industrieux ». Comment ne pas se reconnaître ? « Il est difficile de concevoir comment des hommes qui ont entièrement renoncé à l’habitude de se diriger eux-mêmes pourraient réussir à bien choisir ceux qui doivent les conduire ; et l’on ne fera point croire qu’un gouvernement libéral, énergique et sage, puisse jamais sortir des suffrages d’un peuple de serviteurs ». Extrait de l’article de Yves Ponroy sur [www.chronique-libre.com](http://www.chronique-libre.com)